L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 17 NOVEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 17 NOVEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

La Question de la Place Jackson.

Il y a bien des années—dans nous le rappelons comme si c'était hier—un vieillard dont le nom, retentissant alors, est aujourd'hui bien oublié, nous accostait, rue Canal et, nous montrant les chars urbains qui commençaient à y affluer, à s'y entre-croiser, nous disait : "Voilà qui sera la perte de notre ville. La rue du Canal, n'est plus seulement le centre de la communauté ; elle est la ligne de démarcation entre ses deux parties principales : d'un côté, le quartier américain ; de l'autre, le quartier créole ou français. Désormais, les habitants d'au de là ne descendront jamais plus bas, ceux d'en deça ne montreront jamais plus haut, à moins qu'ils n'y soient forcés par les affaires les plus urgentes ; et comme l'immigration latine du dehors ne correspond pas à l'immigration anglo-saxonne du Nord et de l'Ouest, le quartier américain tuera le quartier français. Ce ne sera plus une seule et même ville, mais deux villes distinctes et, qui pis est, deux villes ennemies. Chacun tirant à soi, la corde trop tendue, finira par se casser. C'est le centre, c'est-à-dire le "carré de la ville" qui en pâtira."

Il avait raison, ce vieux Créole. Si, aujourd'hui, il sortait de sa tombe, il serait étonné de voir ses prédictions si fidèlement réalisées. C'est de cette époque que datent les premières négligences dont a été l'objet, depuis, le quartier français ; l'abandon dans lequel il a été laissé par l'administration, abandon favorisé par l'apathie de la population; et, enfin, l'exode d'une partie de ses habitants pour aller se caser au fond du quartier américain.

Tout cela s'est passé, depuis trente à trente-cinq ans, sans que personne ait jamais protesté solennellement ou ait fait opposition aux mesures iniques que l'on prenait en haut lieu, aux lamentables désertions dont on était témoin.

Et voilà qu'aujourd'hui parce qu'il s'agit d'enlever à ce malheureux quartier les seules institutions qui lui restent—les Cours Civiles et la Cour Suprême—on jette les hauts cris et l'on proteste bruyamment ; comme s'il s'agissait d'un commencement de mouvement qu'il fallût arrêter, dès les débuts ; comme si tout le mal n'était pas fait déjà, depuis longtemps ; comme si la mesure que l'on projette dans les régions officielles, n'était pas le couronnement de tout ce qui s'est fait, depuis plus d'un quart de siècle, sans que personne y ait trouvé, jusqu'ici, le plus petit mot à redire.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la place Jackson est menacée ; il y a plus de vingt ans qu'elle est attaquée. Le mouvement n'a même pas été, d'abord, dirigé contre les cours, mais contre la cathédrale. Sans doute, on ne s'en prenait pas directement au vénérable édifice, mais à l'archevêché, que l'on voulait transporter dans le quartier américain, rue du Camp. C'est même dans ce but que l'on avait construit, auprès de l'église St-Patrick, un magnifique presbytère destiné, dans l'intention de ceux qui le faisaient élever, à devenir le Palais archiépiscopal. On possédait, d'ailleurs, par derrière, sur la rue des Magasins, des terrains étendus, plus un couvent. Tout cela permettait d'agrandir la résidence du Prélat et de donner, plus tard, de plus vastes proportions à l'église voisine, qui —cela va sans dire,—devait, avec sa tour d'une monstrueuse laideur, devenir bientôt l'église métropolitaine. Archevêché et cathédrale se trouvaient ainsi accolés sur l'espace de la moitié d'un bloc tout au plus. C'était plus ou moins commode, plus ou moins confortable ; c'était, surtout, fort laid ; mais c'était américain ou, plutôt, irlandais ; on n'en demandait pas davantage.

L'affaire a manqué cependant, parce que, au moment où l'on s'y attendait le moins, on s'est trouvé devant un obstacle insurmontable. Il y avait un empêchement Les promoteurs de ce sublime projet, arrivés depuis quelques années dans le pays, en ignorant complètement l'histoire, et ne se souciant guères de l'apprendre, ne connaissaient pas les termes exprès de la cession, ou plutôt, de la donation des Ursulines. Ils ne savaient pas que, du jour où l'archevêché cesserait d'être l'archevêché, il devait immédiatement, *ipso facto* redevenir la propriété de ces Dames.

Quiconque connaît l'Archevêché, ses constructions, sa vaste cour, ses jardins, son église, ses dépendances, sait ce que tout cela vaut. C'était décidément une détestable affaire ; il fallait y renoncer. Si l'on ne se rendait pas à la raison, on cédait à la nécessité.

Et voilà comment la Cathédrale qui paraissait beaucoup plus solide que les cours qui l'encadrent, a failli y passer avant elles. Voilà ce qui prouve que le guerre que l'on fait au quartier français, en général, et à la Place Jackson, en particulier, ne date pas d'hier.

Dire pourtant que, pendant tout ce temps là, nous avons laissé les ennemis du second district le dépouiller de tout ce qu'il possédait, sans protester, sans dire un mot, sans faire un pas pour le défendre ! Il a fallu que les choses en arrivassent aux dernières extrémités, et qu'il ne restât plus rien à nous enlever, pour nous faire sortir de notre apathie, de notre aveuglement, de notre torpeur. Convenons que si l'on nous traite, aujourd'hui, avec ce brutal sans façon, nous l'avons bien un peu mérité. Pourquoi se serait-on gêné avec nous ? On savait que nous ne résisterions pas. Il suffisait que nous ne fussions pas directement attaqués dans nos intérêts personnels, pour laisser tout faire, sans nous douter qu'après le tour du voisin, viendrait le nôtre.

Oh ! le sentiment de la solidarité, ce qu'on appelle l'esprit public; quelle grande chose ! et comme nous devenons petits, faibles, impuissants, quand il ne nous anime pas !

Un petit exemple, en finissant, pour faire comprendre la monstruosité de ce qui se passe. Bon nombre d'entre nous ont voyagé à l'étranger, et connaissent les grandes villes de l'Europe, Paris, par exemple, qui en est la plus brillante capitale.

Supposez, que le Conseil Municipal de Paris ait, un instant, l'idée saugrenue de transporter ailleurs, du côté de la Madeleine, par exemple, le Palais de Justice et Notre Dame, sous prétexte que ce sont d'anciens édifices, placés dans le vieux Paris, en dehors du centre actuel des affaires. Des cris d'indignation mêlés d'éclats de rire s'élèveraient de toutes parts. Le Conseil Municipal passerait un vilain quart d'heure. Il y aurait une véritable révolution.

Telle est pourtant la monstruosité sur laquelle nous discutons de sang-froid, à l'heure qu'il est, et que nous laisserons peut-être se perpétrer.

PETITES VÉRITÉS.

Certaines femmes sont tellement perspicaces qu'elles aperçoivent quelquefois des choses.... qui n'existent pas.

L'annonce d'un vol intéresse tout le monde, les uns à titre d'anciens voleurs, les autres à titre d'nouveaux volés.

La Maison Hospitalière.

Dans une rue discrète de notre "district" où d'ordinaire les foules ne se coudoient, ne se bousculent pas, s'élève un pignon trop modeste pour se laisser apercevoir de loin, mais qui, bien que manquant de luxe, d'architecture et même d'ornements, à quelque chose, un "on ne sait quoi" d'honnête, de réjouissant, d'hospitalier.

C'est là en effet que l'hospitalité règne en souveraine, car au fronton de la vieille demeure se lisent les mots : "Maison Hospitalière."

Tout est calme, tranquille, sous ce toit où vivent en parfaite harmonie, dans une douce intimité, une vingtaine, une trentaine de dames, que les infirmités, que les vieux ans ont envahies et au sort desquelles s'intéresse cette tant admirable société qui s'intitule: "Les Dames Hospitalières," et qui remplit, avec le plus louable désintéressement la tâche qu'elle s'est donnée.

Que n'avons-nous pas déjà dit de ces pieuses créatures sous les traits desquelles la Providence s'incarne pour aller à la découverte d'infortunes ! Et, ne serait-ce pas un devoir pour nous, si ce n'était un plaisir, de nous entretenir d'elles, de pénétrer en quelque sorte leurs secrets pour les livrer au public, à ce public qui s'émeut des misères humaines, qui souffre des souffrances d'autrui et qui, s'il a des paroles consolantes à offrir à qui pleure, a aussi de ces dons, de ces générosités qui sont le fond des natures bonnes, chrétiennes.

Oui, dans cette demeure, vieille hier, rajeunie aujourd'hui, ces naufragées du sort, à la vue des Dames Hospitalières qui les viennent voir tous les jours, ne s'écrient-elles pas : "Vous m'avez souri et j'ai cru que c'était le printemps, et dans mon cœur sont écloses les fleurs de l'espérance."

Mlle Coralie Correjolles, Mme Stéphen Chalaron, Mme Cassius Meyer, Mme Eusèbe Bonny, Mlle Marie Guillot, car ce sont elles qui ont fondé l'œuvre qui nous occupe, ces dames, disons-nous, ont une sphère d'action restreinte, mais jamais ne dédaignent-elles les moindres occasions de faire le bien. Elles savent l'art de mettre une très grande bonté dans les plus petits bienfaits.

A l'entrée de l'hiver où nous voici, ces excellentes chrétiennes sont déjà fort occupées d'une fête qu'il nous est difficile de *catégoriser*. L'appellerons-nous foire ? l'appellerons-nous concert ? Dame ! appelons la les deux, puisqu'il y aura au programme les éléments constitutifs de l'une et de l'autre.

Foire d'abord, et qui ne manquera pas de séductions pour les "matériels" qui trouveront à se régaler à un restaurant dirigé par Mmes S. Chalaron, C. Meyer, T. J. Semmes et E. Bonny, lesquelles auront pour les aider Mmes Story, Le gardeur, Nogel, E. Dufour, Capdeville.

A d'autres tables tenues par Mmes Gibert, Brierre, Legardeur et Joubert se débiteront des crêmes à la glace. Çà et là, dans la salle—salle de l'Union Française, n'oublions pas de le dire—seront des tables diverses ; une où les demoiselles Demouville, Triste et Vienne vendront du punch ; une autre, "Le Butterfly Table," une troisième enfin où des Japonaises de circonstance, jolies, cela va sans dire, serviront thé et chocolat.

Concert ensuite, et non moins attrayant que la foire, dont l'organisation a été confiée à une de nos meilleures musiciennes, Mme Louis Arnauld.

Quelques noms seulement des demoiselles et des messieurs qui s'y feront entendre, suffiront pour vous dire l'importance du côté musical de cette fête à laquelle vous ne refuserez pas, lecteur, votre concours empressé et bienveillant : Mlles Lafitte, Lanaux, Villeré, Lewis ; MM. Dufilho, Freich, M. Landry, Ducrocq. Il y aura également une danse par une élève de Mlle Muller et le menuet exécuté par *Mademoiselle* Clara Lewis.

Allez donc nombreux, vous tous qui avez connaissance de cette œuvre pie, à la fête de samedi prochain ; dépensez-y vos gros sous, et quand vous passerez devant la Maison Hospitalière, vous vous direz avec un sentiment d'une exquise douceur, si vous voyez fumer les cheminées, s'élever de l'humble toit des spirales bleues, que vous avez dans la mesure de vos ressources, contribué à alimenter ces foyers naguère sans feu ; ce mot de Voltaire vous chantera à l'oreille :

"J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage."

Le Jour des Morts à Mexico.

Le jour des morts à Mexico et le général Du Barail.

Le jour des morts n'est pas célébré partout de la même façon. Nos lecteurs le verront en lisant ce curieux passage extrait des *Souvenirs* du général Du Barail :

"J'étais à Mexico le 2 novembre, dit le général, et j'assistais par hasard, ce jour-là, à la fête traditionnelle de la commémoration des morts. *C'était une très joyeuse solennité.* Devant la cathédrale étaient installées les baraques d'une foire avec tourniquets, jeux de tir, chevaux de bois, salles de concert et de spectacle, arènes d'hercules, voitures de somnambules, le tout assiégé par un monde fou.

"Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que les camelots et les industriels des baraques ne vendaient que des objets de circonstance : des têtes de mort, des ossements, des squelettes, des petits cercueils, le tout en sucrerie. Entre amis et parents on échange ces cadeaux peu folâtres, et tout gamin qui se respecte doit, ce jour-là, sucer au moins un tibia. Ainsi le veut la mode."

Nous avons, heureusement pour nous, une façon plus sérieuse de fêter nos chers morts.

La Situation économique du Japon.

L'importance militaire que le Japon vient de prendre en Asie appelle forcément l'attention sur la situation économique de cet Etat asiatique. De ce côté, le progrès est également surprenant et accuse une vitalité merveilleuse de la part de cette race longtemps comprimée. De 1868 à 1893, l'importation a passé de 15 à 90 millions de yens de 5 fr. (au pair de l'argent) et l'importation de 10 à 89. D'après l'*Annuaire statistique japonais*, les principaux articles exportés en 1893 ont été, en millions de yens, le riz 5, les herbes marines 2, le poisson 2, le thé vert 7, le cuivre 2, les matières combustibles 5, le camphre 1, les allumettes 3, les ouvrages en bambou 3, les tissus de soie 9, la soie grège 28. Les principaux articles importés sont, en millions de yens : les céréales 7, le sucre 11, le coton brut 16, le coton filé 7, le fer 3, le pétrole 4, les instruments scientifiques 4, les étoffes de coton 4, les tissus de laine 6. La France, pour les exportations du Japon, vient au deuxième rang avec 19 millions de yens, après les Etats-Unis avec 27, Hong-Kong avec 15. L'Angleterre est au quatrième rang avec 4 millions et demi. Pour l'importation, la France est au septième rang avec 3,305,000 yens, après l'Angleterre 27 millions, la Chine 17, Hong-Kong et les Indes orientales 8 chacune, l'Allemagne 7 et les Etats-Unis 6. En 1894, l'importation s'est élevée à 117 millions de yens, dont 19 en coton et 13 en sucre et l'exportation à 113 dont 39 en soie. Il y a là une concurrence industrielle plus à redouter que celle des Etats-Unis.

LE CULTE DES MORTS.

Se douterait-on que les diverses peuplades aux trois quarts barbares de Madagascar ont à un degré très élevé le culte des morts ?

Le R. P. Piolet raconte que le tombeau est, pour les Malgaches, l'endroit le plus sacré qui existe. On ne doit jamais y toucher sous peine des plus redoutables châtiments, maladie, mort misérable, etc., que celui dont vous avez troublé le repos ne manquera pas de vous envoyer.

Radama II avait donné une assez belle propriété à la mission catholique à Ambohipo, non loin de Tananarive. On voulut, quelques années après, la lui retirer, et en effet on reprit la plus grande partie, mais on laissa le reste parce que les Pères y avaient construit un tombeau et commencé un cimetière.

En beaucoup d'endroits on pousse le culte des morts jusqu'à entretenir avec soin les lambas dont ils sont enveloppés et remplacer par des cercueils neufs ceux qui tombent en vétusté.

Les Sakalaves vont même plus loin ; la maison du mort est abandonnée et on la laisse tomber en ruines. Nul ne doit plus y pénétrer jamais et celui qui oserait retirer des matériaux de cette maison serait passible des peines les plus sévères, parfois même de la peine capitale.

M. DAUDET ET LES ANGLAISES.

Un rédacteur du *Gil Blas* a eu l'idée d'interviewer M. Alphonse Daudet sur la femme.

—Les femmes !.... C'est fini, s'écria le maître dès ma première interrogation, je n'en parlerai plus, ou, du moins, je le ferai prudemment.

"Figurez-vous qu'aussitôt après mon retour d'Angleterre, il y a quelques mois, je fus interviewé par une nuée de journalistes. Chacun d'eux me demanda, bien entendu, mon impression sur mon court voyage.

"Au hasard de la conversation, je parlai, je parlai, et l'on me fit dire que les Anglaises avaient les dents longues et s'habillaient mal. Cette phrase m'a-t-elle échappé ? Je l'ignore, mais elle m'a valu bien des ennuis. Depuis lors, les journaux anglais m'abreuvent d'outrages. Je suis poursuivi par les coupures que l'on m'adresse. Hier, aujourd'hui encore j'en ai reçues, et, hélas ! rien ne m'annonce la fin de cette campagne.

"C'est égal, je n'aurais jamais supposé qu'une phrase pût m'occasionner autant de désagréments. Aussi suis-je disposé, à l'avenir, à ne plus trouver aucun défaut à ce sexe, communément dénommé faible, mais qui sait trouver, lorsqu'il se sent attaqué, de trop nombreux défenseurs."

FACÉTIE.

L'entrée de M. Guieysse dans le cabinet Bourgeois ne modifie pas la prédiction pessimiste tirée des noms mêmes des ministres, il y a quelques jours, par un facétieux.

Ce que durera le ministère ? s'était demandé l'augure. Et la combinaison des noms avait répondu : *Un seul mois.* Voici ce qu'elle répond aujourd'hui :

Bo U rgeois
Cavaig N ac

Co M bes
Lockr O y
Guyot-Dess I gne
Me S areur

Ricar D.
Dom E r

V iger
Gu I eysse
Berth E lot

Une réponse de M. Berthelot.

Les journaux allemands, la *Gazette de Cologne* notamment, reproduisent une déclaration de M. Berthelot, le nouveau ministre des affaires étrangères, déclaration qui fut publiée concurremment en mars et avril derniers par la *Neue deutsche Rundschau* et par le *Mercure de France.*

D'un commun accord ces deux revues avaient, au début de cette année, demandé à un certain nombre de personnalités allemandes et françaises de répondre à la question suivante :

Toute politique mise de côté, êtes-vous partisans de relations intellectuelles et sociales plus suivies entre la France et l'Allemagne et quels seraient, selon vous, les meilleurs moyens pour y parvenir ?

Voici le texte de la réponse que fit M. Berthelot à cette question :

Je suis partisan des relations intellectuelles et sociales les plus étroites possibles entre les peuples civilisés et spécialement entre la France et l'Allemagne ; chaque nation doit conserver dans ces relations son originalité et son caractère propre, en s'efforçant toujours de devenir meilleure par la connaissance et l'assimilation des bonnes qualités de ses voisines. C'est dans cet esprit que je me suis tenu constamment au courant des découvertes et des idées allemandes, et que j'ai cherché à conserver les meilleures relations avec les savants germaniques ; leur sympathie, en général, ne nous fait pas défaut.

Mais les relations ne peuvent devenir tout à fait intimes qu'à une double condition, à savoir que chaque nation renonce à toute prétention de prépotence intellectuelle ou autre sur ses voisines, et que l'Allemagne cesse de proclamer dans le monde le droit antique de la force et de la conquête, et qu'elle restitue aux populations annexées par la violence le droit moderne de choisir leur destinée. C'est l'abus qu'elle a fait de ses victoires qui entretient l'antagonisme des peuples et qui menace l'avenir de nouvelles catastrophes.

BERTHELOT.

LA DÉFENSE DES COTES.

On sait à quel point nos côtes sur l'Atlantique, sur le Pacifique et du côté du golfe sont dénuées de toute fortification, de tout moyen de défense. Le Congrès, avec un aveuglement vraiment criminel, ne songe pas à prendre la moindre mesure de salut ; il se refuse même à voter toutes les allocations qu'on lui demande.

Voici, enfin, un homme intelligent et compétent qui se révolte contre ce qui se passe, l'Hon. sénateur W. S. Squire, président de la Commission de défense. "L'Union a maintenant des différends avec presque tout le monde, dit-il. Peut-elle prendre une attitude ferme, convenable dans la diplomatie internationale, ayant la conscience de sa faiblesse, de son impuissance à résister à une attaque ?"

Rien de plus juste. La fausse situation des Etats-Unis saute aux yeux de tout le monde. A quoi bon hausser le ton et élever ses prétentions, quand il est évident que l'on sera inévitablement, en cas de conflit, obligé de céder, pour ne pas laisser ravager ses côtes à l'ouest, à l'est et au sud ? Quand donc le Congrès ouvrira-t-il les yeux et apercevra-t-il l'abîme vers lequel il pousse le pays ?

MADAGASCAR.

Le commandant de l'aviso, le *Papin*, qui stationne à Port-Saïd pour assurer la distribution des vêtements chauds aux rapatriés de Madagascar, télégraphie au ministre de la marine :

Le *Chandernagor* et le *Notre-Dame du Salut* sont arrivés ensemble à deux heures. J'ai versé immédiatement 700 collections de vêtements à la *Notre-Dame du Salut*, plus 5 caisses de dons nationaux. J'ai embarqué à bord 400 autres collections, plus 4 caisses de dons nationaux et un officier d'administration de la guerre du grade de sous-lieutenant.

On annonce la mort, à Tananarive, du R. P. Donjoy, de la Société de Jésus. Il a succombé aux suites d'une maladie qu'il avait contractée en soignant les soldats du corps expéditionnaire.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er novembre 1895.

I.—Après fortune faite, dernière partie, par M. Victor Cherbuliez, de l'Académie française.
II.—La Cour d'Assises de la Seine.—Le Jury, par M. Jean Cruppi.
III.—Orphée à Rome, par M. Vernon Lee.
IV.—La Religion de la Mort et les Rites Funéraires en Grèce, par M. George Perrot, de l'Académie des Inscriptions.
V.—Boccace.—I. Le prologue du Décaméron et la Renaissance, par M. Emile Gebhart.
VI.—Le Général Dragomirow, par M. Art Roë.
VII.—Le Théâtre Anglais Contemporain.—Ibsen à Londres.—Le Drame de Demain, par M. Augustin Filon.
VIII.—Poésie.—L'Institut de France, par M. Sully Prudhomme, de l'Académie Française.
IX.—Le Conseiller Genevois François Tronchin et ses relations avec Voltaire, d'après une publication récente, par M. G. Valbert.
X.—Revues Allemandes : La vie et l'Œuvre d'Henri de Sybel, par M. T. de Wyzewa.
XI.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique et Littéraire, par M. Francis Charmes.
XII.—Bulletin Bibliographique.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Explosion près de Lafayette.

Dépêche Spéciale à l'Abeille.

Lafayette, Louisiane, 16 novembre.—Une explosion s'est produite aujourd'hui à la raffinerie de sucre de Martial Billeland, près de Brousseard, la nuit dernière.

Un des grands récipients contenant le sirop bouillant a fait explosion avec une force terrible.

Des dommages importants ont été causés, mais aucun ouvrier, fort heureusement, n'a été blessé.

Cette accident causera une suspension des travaux pendant quinze jours.

La raffinerie en cours de construction près de Lafayette est presque terminée, et on pense que les opérations commenceront dans le courant de la semaine prochaine.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

EN TURQUIE.

LE MOUVEMEMENT REVOLUTIONNAIRE.

Les Autorités Impuissantes.

Le Pillage des Missions Américaines.

La Famine aux environs de Kharput.

QUATRE MILLE ARMÉNIENS MASSACRÉS À SIVAS

Une campagne d'extermination systématique entreprise par les Turcs

Nouvelle Heureusement Controuvée

LES PLACARDS REVOLUTIONNAIRES.

Quatre Cents étudiants arrêtés à Constantinople.

La Porte inquiète des dispositions des Elèves de l'Ecole Militaire

L'OCCUPATION DE DIVERSES PROVINCES PAR LES PUISSANCES EUROPÉENNES

FORMIDABLE FLOTTE DANS LES EAUX DE SALONIQUE.

Presse Associée.

Constantinople, 15 novembre ; par voie de Sofia, Bulgarie, 16 novembre—Les nouvelles des différentes provinces de l'Asie Mineure sont toujours de plus graves et confirment, au delà du doute, l'impression qui prévant à Constantinople depuis longtemps : à savoir que le mouvement révolutionnaire à maintenant pris des proportions qui le font échapper au contrôle des autorités turques, même si ces dernières étaient réellement désireuses de punir les musulmans pour le massacre des Arméniens.

En fait, il est considéré très douteux que les troupes turques consentissent à tirer sur les musulmans si l'ordre leur en était donné.

On sait maintenant qu'il y a environ huit cents victimes du massacre de Kharput, et que huit des douze bâtisses appartenant aux missions américaines ont été mises à sac et brûlées, malgré les assurances, données par la Porte à M. Alexander W. Terrell, ambassadeur des Etats-Unis, de protection de la vie et des propriétés des citoyens américains.

Les missionnaires ont pu échapper au massacre et sont maintenant en sûreté.

M. Terrell a de nouveau prévenu le gouvernement turc que les Etats-Unis le tiennent responsable de la vie des missionnaires.

Les habitants des environs de Kharput sont menacés de la famine, et si le froid arrive prématurément, de grandes souffrances seront endurées et la perte de vies sera probablement considérable.

De Guéran, un village de la province de Siras où les Turcs assiégeaient quatre mille Arméniens, on annonce que tous ces derniers ont ont été massacrés.

Dans le district de Mardin, où vit une nombreuse population chrétienne de Chaldéens et de Syriens, plusieurs villages ont été entièrement détruits par l'incendie. Les habitants sont sans abri et malades de privations.

Ce dernier outrage est considéré très significatif, et comme indiquant une campagne systématique dirigée par Yeldis Kiosk contre tous les chrétiens, et non contre les Arméniens [illegible] comme on le croyait [illegible] une [illegible] et [illegible] mais [illegible] Palais.

tion des Puissances, si elles ne l'ont pas encore considérée.

Les Turcs prétendent qu'à Sivas et en d'autres villes les Arméniens ont été les agresseurs, et qu'ils n'ont en somme fait que se défendre. La faiblesse de cet argument est démontrée par le rapport annonçant que huit cents Arméniens ont été tués à Sivas et que dix Turcs seulement ont trouvé la mort pendant les émeutes.

On peut en conclure, conséquemment, que ces émeutes n'ont été qu'un simple massacre, et non des troubles ordinaires, puisqu'ils ont eu pour résultat la mort d'un si grand nombre d'Arméniens.

La nouvelle de l'assassinat de quatre jésuites placés sous la protection de la France à Malaties est controuvée.

Des troubles ont éclaté dans cette ville et, pendant un moment, la vie de ces prêtres a été en danger et on a annoncé leur mort, mais ils ont pu s'échapper et sont maintenant en lieu sûr.

La police de Constantinople continue à opérer des arrestations inexpliquées, et pas un jour ne s'écoule sans l'affichage ou la distribution dans les rues de placards révolutionnaires.

Les ambassadeurs, encore moins les représentants de la Presse, ne peuvent s'assurer de l'état réel des affaires, mais il est ouvertement établi que quatre cents Softas (étudiants en théologie) ont été récemment arrêtés.

La cause de leur emprisonnement est, dit-on, leur refus de retourner à leurs domiciles sans avoir reçu du gouvernement turc l'argent qui leur est dû pour leurs dépenses, etc, en poursuivant leurs études.

Mais une autre version, qui paraît plus vraisemblable, est qu'il a été prouvé que ces étudiants sont impliqués dans l'affichage des placards révolutionnaires, continuellement trouvés sur toutes les grandes voies de la capitale.

On dit aussi que la Porte est très inquiète des dispositions des élèves de l'école militaire, qu'on représente comme fortement imbus des idées révolutionnaires qui prévalent dans l'armée et dans la marine. On annonce que le gouvernement a l'intention de les transférer de l'école militaire de Pancaldi à la caserne de Scutari.

Aucune action définitive des ambassadeurs des Puissances n'est annoncée ; mais on rapporte qu'ils se disposent à envoyer au gouvernement du sultan une note collective l'informant qu'en dépit des remontrances et des recommandations, l'état des affaires est arrivé à un tel point en Asie Mineure qu'il est évident que l'autorité de la Porte n'est pas suffisante pour mettre un terme aux troubles qui éclatent tous les jours, et que les Puissances, dans l'intérêt de la chrétienté et de l'humanité, se voient dans la nécessité de réprimer ces désordres en occupant conjointement diverses parties de l'Empire turc jusqu'au moment où l'ordre sera rétabli et qu'un meilleur système de gouvernement sera organisé.

Afin de poursuivre effectivement cette politique, la plus puissante flotte jamais réunie se trouve dans les eaux de Salonique. Elle comprend environ trente navires anglais, dont douze cuirassés de première classe ; une douzaine de navires français, dont six cuirassés ; douze navires russes, dont quatre cuirassés ; huit navires italiens, dont quatre cuirassés, ainsi que plusieurs bâtiments de guerre allemands et autrichiens.

L'escadre de l'Angleterre est composée de la fleur de sa marine et est constamment renforcée.

La fille du Tsar.

Manifeste Impérial.

Presse Associée.

St Pétersbourg, 16 novembre — Un manifeste impérial a été publié aujourd'hui pour annoncer la naissance de la fille du Tsar et de la Tsarine, nommée Olga, hier à neuf heures du soir.

Il est ainsi conçu :

Attendu que nous regardons cette naissance comme un témoignage des bénédictions accordées à notre maison et à notre empire, nous annonçons cet heureux à tous nos fidèles sujets et nous nous joignons à eux pour offrir des prières ferventes au Tout-Puissant, afin de permettre à la princesse nouvellement née de croître en force et d'acquérir le bonheur.

Sauvés.

Presse Associée.

Plymouth, 16 novembre—La barque jetée à la côte dans la baie de Weinbury, en Angleterre, est l'Auguste Smith, un navire norwégien commandé par le capitaine Florenzen, parti le 21 septembre de Buenos Ayres pour Rotterdam.

L'équipage réfugié dans la mâture a été sauvé par un remorqueur et un bateau de sauvetage qui ont lutté pendant des heures contre la mer démontée.

Massacres à Kharput.

Presse Associée.

Constantinople, 16 novembre.—Environ huit cents personnes ont été massacrées par les musulmans à Kharput, et quatre des douze bâtisses appartenant aux missions américaines ont été brûlées. Cependant, les missionnaires ont pu s'échapper.

Massacres à Alexandretta.

Presse Associée.

Rome, 16 novembre—Une dépêche reçue d'Alexandrette, une ville située dans la partie nord de la Syrie, annonce que des chrétiens ont été massacrés dans le voisinage, en présence de trois cents soldats turcs qui ont refusé tout secours.

La dépêche ajoute que les résidents européens d'Alexandretta sont en danger.

Mort d'un "Roi du Coton."

Presse Associée.

Montréal, Canada, 16 novembre—R. L. Gault, le "Roi Canadien du Coton," a succombé aujourd'hui à la maladie de Bright.

Une perte de $2,500,000.

Presse Associée.

Bruxelles, 16 novembre.—Les directeurs de la Société Générale, une institution financière des plus importantes de la capitale de la Belgique, ont récemment découvert des détournements s'élevant à l'énorme somme de $2,500,000. [illegible] chimiste de la Banque, arrêté à Pa[illegible] et a attribué [illegible] maintenant habile, demeurant à [illegible] Palais.

NOUVELLES AMÉRICAINES.

HOKE SMITH.

Le ministre de l'intérieur prononcera un discours à Atlanta.

Presse Associée.

Washington, 16 novembre—Le secrétaire Hoke Smith a accepté l'invitation de la législature de la Georgie à prononcer un discours devant l'assemblée sur les questions du jour.

Il quittera Washington pour Atlanta mardi, et parlera mercredi ou jeudi soir.

M. Smith prendra une attitude prononcée contre la frappe illimitée de l'argent, et proclamera sa fidélité au principe d'un monétaire honnête qu'il a toujours défendus.

Immense récolte de café en Colombie.

Presse Associée

Washington, 16 novembre—D'après un rapport du consul des Etats Unis à Barranquilla Colombie, la récolte de café est immense et de bonne qualité cette année.

Dans le département de Tolima, la récolte est la plus importante connue, et le produit est d'une qualité supérieure.

Autre Incendie à Detroit.

Quatre victimes.

Presse Associée.

Detroit, Michigan, 16 novembre—Un autre incendie s'est déclaré à Detroit ce matin à trois heures et demie, dans la fabrique d'allumettes de l'Improved Company, à l'angle de l'avenue Bellevue et de la rue Frederick.

Reuben Davis, un gardien âgé de 24 ans, John Wagner, un autre gardien, et Agnes Yettke, âgée de 17 ans, ont péri dans les flammes.

Le travail continuait jour et nuit dans la fabrique. Vers trois heures, trente ouvriers se trouvaient dans le bâtisse quand le feu, probablement causé par un frottement dans les machines, a éclaté.

Les flammes se sont répandues avec rapidité. A l'exception des trois employés mentionnés plus haut, tous les autres ont pu s'échapper à temps.

JOSEPH CHAMBERLAIN.

La question des frontières du Vénézuéla.

Dépêches secrètes.

Presse Associée.

Washington, 16 novembre—Des informations reçues de Demerara, Guyane Britannique, à Washington, aujourd'hui, établissent que de nouvelles instructions, d'un caractère très spécial, ont été envoyées par Joseph Chamberlain, ministre des colonies, au sujet de la question des frontières du Vénézuéla.

La teneur de ces instructions n'est pas dévoilée, mais les membres du grand conseil de la Colonie ont été appelés.

L'opinion générale à Demerara est que M. Chamberlain demande si, au cas où des mesures extrêmes seraient prises dans la difficulté entre la Guyane Britannique et le Vénézuéla, le gouvernement colonial consacrait, oui ou non, de défendre le drapeau anglais auquel il a fait allégeance.

En commentant ces dépêches, les journaux de Demerara disent qu'il ne doit y avoir aucune hésitation à donner une réponse affirmative à M. Chamberlain.

Tous les conseils étrangers de la Guyane Britannique ont été interviewés au sujet de la question vénézuélienne. Le consul allemand a de beaucoup dépassé les limites diplomatiques et s'est déclaré en faveur de l'Angleterre contre les Etats-Unis.

Un fou chez le "Roi du Sucre."

Presse Associée.

San Francisco, 16 novembre—Claus Spreckels, le "Roi du Sucre," a reçu aujourd'hui la visite d'un fou qui lui a demandé cinq cent mille dollars en or.

Le malheureux insensé, qui a donné le nom de C. W. Lockland, s'est présenté au bureau de M. Spreckles et a demandé que cette somme lui soit remise en compensation de pertes causées par la compagnie de chemin de fer dont il est le président.

Lockland s'est laissé conduire dans une autre pièce, où il a été immédiatement arrêté. C'est un jeune homme [illegible] parfaitement habile, demeurant à [illegible]